

2 2 U 3 3 A

LE POISSON
D'AVRIL,

PARADE
MÊLÉE DE VAUDEVILLES;

Par M. TAÇONET.

ACTEURS.

LADRENVILLE, Bourgeois.

AGNÈS, Nièce de Ladrenville.

ÉRASTE, Amant d'Agnès.

M^r POLACRE, Ami de Ladrenville.

NICOLE, Servante de Ladrenville.

ARLEQUIN, Valet d'Eraste.

PIERROT, Valet de Ladrenville.

*La Scène est dans une Ville, sur un Port
de Mer.*



LE POISSON D'AVRIL,

P A R A D É

M E' L' E' D E V A U D E V I L L E S .



Le Théâtre représente une Place publique.

SCENE PREMIERE.

L'ADRENVILLE, AGNÉS,
NICOLE, PIERROT.

AGNÉS.

OUI, mon Oncle, à peine étiez-vous sorti, que l'on a apporté ces deux lettres; l'une est de la part de Monsieur Baragoin,

LE POISSON

votre affocié; & l'autre est une lettre d'avis pour aller recevoir de la volaille que l'on vous envoie.

LADRENVILLE.

Cela suffit. Je vais de ce pas chez Monsieur Baragoin. Pierrot ira chercher le gibier, lorsque je serai de retour: quand à vous, ma nièce, je suis charmé de votre exactitude.

AGNÉS.

Oh! mon Oncle, je vous assure que j'ai envie de faire quelque chose.

NICOLE.

Oui, Monsieur, tous les jours nous étudions le commerce, & nous voudrions déjà avoir le maniement des affaires.

LADRENVILLE.

Tant mieux, mes enfans, ayez bien soin de tout: je serai de retour dans peu. Suis-mois, Pierrot.

Ils sortent.

SCENE II.

AGNÈS, NICOLE,

NICOLE.

Air: Va-t-en voir s'ils viennent?

MAudits les avaricieux!
 Et les soins qu'ils prennent!
 Ils ont beaucoup d'écus neufs;
 Mais toujours les tiennent:
 Du moins, s'ils donnoient les vieux.

AGNÈS.

Va-t-en voir s'ils viennent.

Il est vrai que l'avarice de mon oncle me
 fera faire tôt ou tard quelque folie.

NICOLE.

Pour moi, je suis surprise que vous ayez
 attendu si long-tems. Il vous refuse tout,
 jusqu'à son consentement pour l'amour
 d'Erasme, & cela parce qu'il n'est pas si riche
 que Monsieur Polacre, qu'il veut vous don-
 ner pour mari; parce qu'il a de si gros reve-
 nus sur toutes les huîtres que l'on ouvre à
 Paris.

A 2

LE POISSON

AGNÉS.

Ce sont précisément ses richesses qui me le font haïr : Eraste n'a pas tant de bien, il est vrai, mais quelle différence de caractère ! quelle stérilité de conversation dans l'un ! quelle vivacité ! quel enjouement dans l'autre !

Air : *Lasarivadondains gai.*

Miché me parlant
Fait que je sommeille :
Mais mon cher amant
Converse à merveille... Bon, &c.

Sa conduite aussi
Est très-approuvée :
Il va, Dieu merci,
La tête levée... Bon, &c.

NICOLE.

J'approuve votre choix. Le Maître est charmant : quand au valet, il est fort de mon goût, & je le préfère à ce nigaud de Pierrot qui veut m'en conter, & qui fait l'amour comme une Ecrevisse.

AGNÉS.

Quoi ! Pierrot est amoureux de toi ?

NICOLE.

Oh ! a perdre l'esprit s'il en avoit : mais il s'y prend si mal !

D'AVRIL

Air Des Français

Je n'ai jamais vu galant
A ce point ridicule :
Si je l'appelle un moment,
Le benêt me regardant
Recule, recule, recule.

AGNÈS.

Mais, Nicole, si nous profitons de l'absence de mon oncle pour écrire à Erasme ?

NICOLE.

C'est bien penser ! hâtons-nous, car il ne doit pas tarder : allez vous mettre à l'ouvrage ; moi, je ferai le guet par la fenêtre.

AGNÈS.

Mais, qui remettra le billet à Erasme ?

NICOLE.

Allez toujours l'écrire : l'Amour pourvoira au reste.

Elles entrent.



SCENE III.

ERASTE, ARLEQUIN.

ERASTE.

ES-tu bien sûr de ton fait? Ladrenville est-il sorti?

ARLEQUIN.

Oh! Monsieur, j'ai vû la bête comme je vous vois: Pierrot étoit avec lui.

ERASTE.

Tu vois, si mon invention a réüssi pour éloigner un moment les fâcheux d'auprès de ce que j'aime?

ARLEQUIN.

Air: Je ne ferai pas.

Oui, le Poisson d'Avril ici ne peut vous nuire: Chacun ainsi que vous, n'a pas sujet d'en rire: On voit plus d'un mari mordant à l'ameçon, Chez lui fournir la fausse; un autre le poisson,

ERASTE.

Je m'en divertirai bien aux dépens de Ladrenville; mais il faudroit tâcher de nous introduire chez lui.

ARLEQUIN,

Mais, Monsieur, s'il alloit rentrer lorsque nous serons dedans ?

ERASTE.

Nous serons sortis avant qu'il revienne : la crainte que j'ai eue de ne pouvoir en dire assez à Agnès, m'a fait écrire un petit mot de lettre ; je ne veux que lui remettre, embrasser ses genoux, & la quitter en lui jurant un amour éternel.

ARLEQUIN.

Oh ! cela étant ainsi, entrons ; je ne ferai pas fâché de jurer aussi avec Nicole : mais j'entens quelqu'un.

SCÈNE IV.

ERASTE, ARLEQUIN,

NICOLE.

NICOLE *à la fenêtre.*

AH ! c'est vous ? attendez, je vais vous ouvrir.

A 4

ARLEQUIN.

Dépêches-toi. Oh! je suis hardi à présent.

AIR.

J'ai du cœur
Quand je n'ai pas peur.
J'entre en train quand on entre.

ERASTE.

Nicole a paru fort à propos pour nous
faciliter l'entrée.

ARLEQUIN.

Ah! Monsieur, cette fille-là vaut sa
charge d'or. Mais entrons.

On ouvre, ils entrent.

SCÈNE V.

LADRENVILLE, PIERROT.

LADRENVILLE *rêveur.*

Ouais! qui peut m'avoir écrit ce billet?

PIERROT.

Pour moi, Monsieur, j'ai ruminé cela

dans ma tête, je crois que c'est quelqu'un qui se moque de vous.

LADRENVILLE.

Au surplus, le tort que cela me fait n'est pas considérable : c'est quelque mauvais plaisant qui m'a voulu donner du poisson d'Avril.

PIERROT *riant.*

Ah! ah! ah! ah!

LADRENVILLE.

Qu'as-tu donc tant à rire ?

PIERROT.

Ah! ah! ah! ah!

LADRENVILLE.

Je crois que ce coquin-là se moque de moi à son tour!

PIERROT.

Ah! ah! excusez, je ris de voir que vous êtes un poisson d'Avril : dans mon pays un poisson d'Avril, c'est une vilaine bête, Monsieur.

LADRENVILLE.

Allons, allons, rentrons : aussi bien il

faut que je m'arrange de façon à regagner les souliers que je viens d'user inutilement : toi, comme un bon serviteur, tu dois prendre les intérêts de ton Maître : je te retrancherai ta portion ; au lieu de quatre noix que je te donnois à chaque repas, tu n'en auras que deux : pour le pain, je n'en diminuerai pas ; mais tu n'auras que de la mie, cela nourrit davantage.

P I E R R O T.

Oh ! Monsieur, vous sçavez que la mie m'est contraire, cela m'étouffe.

L A D R E N V I L L E.

Eh bien ! je te ferai donner une cruche d'eau de plus qu'à l'ordinaire. Va, tu feras content. Frappe.

(Pierrot frappe à la porte.)

N I C O L E.

Qui est là-bas ?

L A D R E N V I L L E.

C'est moi.

N I C O L E.

Qui, moi ?

PIERROT.

C'est nous.

NICOLE.

Qui, nous?

AGNÈS *à la fenêtre.*

Est-ce vous, mon cher petit oncle?

LADRENVILLE.

Oui, oui, c'est moi. Que l'on ouvre. Tu vois, Pierrot, que ma nièce ne répond pas à tout le monde.

PIERROT.

Oh! vous pouvez vous y fier comme à Nicole.

LADRENVILLE.

Air : *Comme v'là qu'est fait!*

Oui, Nicole est fort bonne fille :
 Elle a bien soin de ma maison.
 Je la trouve, ma foi, gentille ;
 Et j'en ai plus d'une raison :
 C'est un bon meuble de ménage ;
 Car elle a de l'arrangement.
 Et je sens que malgré mon âge,
 Je sens... (*Il touffe*) enfin tout uniment :
 J'en suis content, mais fort content.

Mais, elle est bien long-tems à nous ouvrir.
Nicole? Nicole?

N I C O L E *dans la maison.*

On y va.

S C E N E V I.

LADRENVILLE, PIERROT,

N I C O L E.

N I C O L E.

Monsieur, excusez, c'est que je me la-
çois.

LADRENVILLE.

Et moi aussi, je me laissois : mais j'étois
d'attendre. Que fait ma nièce ?

N I C O L E.

Monsieur, elle raccommode votre haut
de chausses, couleur de feuilles mortes.

LADRENVILLE.

Ah ! c'est fort bien. Rentrons.

*Ils entrent : dès que Pierrot est entré le dernier,
Eraste, qui étoit derrière la porte, se sauve.*

SCENE VII.

ERASTE *seul.**Air: Ah! Maman, que je l'ai échappé belle!***T**endre Amour! que je l'échappe belle!

Quel bien plus parfait

Que d'être adroit

Près d'une belle?

Tendre Amour! que je l'échappe belle!

Si j'ai réussi;

C'est toi qui m'as conduit ici.

Pour tromper un jaloux trop sauvage,

Pourroit-on sans toi

Donner sa foi.

Sans nul partage?

Les Argus n'ont qu'un vain étalage!

L'amoureuse loi

De les tromper fait son emploi.

Tendre Amour! &c.

Mais Arlequin ne me suis pas : où l'étourdi s'est-il fourré? j'ai cru le voir avec moi derrière la porte. Dans quel embarras il me jette! (*Il l'appelle*) Arlequin? qu'un valet mal-adroit est insupportable! il va causer des chagrins à ma chère Agnès.

ARLEQUIN *criant chez Ladrenville.*

Ahi, ahi, ahi.

LE POISSON

ERASTE.

Ah! le marouffe s'est laissé prendre. Mais on ouvre. Allons l'attendre plus loin.

SCENE VIII

LADRENVILLE, PIERROT,

chacun un fouet à la main.

ARLEQUIN *se sauvant en chemise.*

AHi, ahi, ahi, ahi, miséricorde,

PIERROT.

Arrête, arrête, arrête.

LADRENVILLE.

Ah, je t'apprendrai, voleur.

SCENE IX

AGNÉS *accourant.*

EH, mon Oncle, laissez ce malheureux. Qu'il aille se faire pendre ailleurs.

LADRENVILLE.

Mais, comment est-il entré ? il faut bien qu'il nous ait suivi.

AGNÈS.

Affurément, ces gens-là sont si rusés.

PIERROT.

Oh, ils ont beau être rusés : je suis plus malin qu'eux, moi, & je sçais faire claquer mon fouet.

(Il en donne dans les jambes de Ladrenville.)

NICOLE.

Pour moi, je n'en reviens pas de frayeur.

LADRENVILLE.

Rentrons, crainte de nouveaux malheurs. Il faut visiter partout pour voir s'il n'y en auroit point quelqu'autre caché. Pierrot, entre le dernier, & fermes bien la porte.

PIERROT.

Allez, laissez-moi faire.

Ils entrent.

SCÈNE X.

ERASTE, ARLEQUIN.

ERASTE *riant.*

AH! ah! ah! ah! mon pauvre Arlequin,
je ris sans en avoir envie.

ARLEQUIN.

Ma foi, Monsieur, j'en ai encore moins
envie que vous.

Air: Voilà la différence.

Vous riez en spectateur
Satisfait d'un bon acteur :

Voilà la ressemblance.

Mais moi, c'est bien autrement ;

Je ris comme un mécontent :

Voilà la différence.

ERASTE.

Mais, comment as-tu fait pour te laisser
prendre ?

ARLEQUIN.

Je n'en sçais rien ; mais je sçais bien com-
ment j'ai fait pour me faire étriller.

ERASTE.

ERASTE.

Que ne me suivois-tu ?

ARLEQUIN.

Je le faisois aussi : mais ce maudit Pierrôt
à fermé la porte si promptement, que je ne
sçais comment vous avez pu vous sauver vous-
même.

ERASTE.

Il est vrai qu'il ne falloit pas avoir la goutte.

ARLEQUIN.

Je voudrois que Monsieur Ladrenville
l'eût jusqu'au bout des ongles pour le poisson
d'Avril qu'il vient de me donner.

Air: Je n'en veux pas davantage!

Mais j'en veux titer vengeance,
Ou bien je ne le pourrai.

ERASTE.

Qui, soyons d'intelligence !
De bon cœur je t'aiderai.
Que veux-tu pour son outrage ?

ARLEQUIN.

Mettre le feu dans la maison !
Non, non, non,
Je ne veux rien davantage.

B

LE POISSON

ERASTE.

Il est d'autres moyens pour te venger : ce poisson d'Avril dont tu te plains, peut te servir dans cette occasion. Fais lui tenir une lettre qui l'oblige à se trouver dans quelque-endroit où tu puisse prendre ta revanche.

ARLEQUIN.

Bon, ayant déjà été attrapé : croyez-vous qu'il s'y rendra ?

ERASTE.

Les lettres que je lui ai fait rendre, n'étoient que des bagatelles : il faut lui parler d'une négociation : lui écrire comme un particulier inconnu, qui voudroit placer de l'argent entre ses mains, en lui payant un gros intérêt : l'appas du gain le feroit aller au bout du monde.

ARLEQUIN.

Mais, qui lui remettra la lettre ?

ERASTE.

Toi-même.

ARLEQUIN.

Et s'il vient à me reconnoître ?

ERASTE.

Bon, pour une fois qu'il t'a vû? laisse-moi faire, je veux te déguiser en facteur: ces sortes de gens n'ont pas grands complimens à faire; tu te serviras de leurs brusqueries pour planter là ton homme, sans lui donner le tems de t'examiner. On ouvre, allons tout préparer pour ton message.

SCÈNE XI.

LADRENVILLE, PIERRÔT.

LADRENVILLE.

OÛi, Pierrôt, outre que j'ai quelque affaire à terminer avec Monsieur Polacre; je serai bien aise de lui faire part de cette aventure: il est homme de bon conseil; & je veux lui demander ce qu'il y auroit à faire en pareil cas.

PIERRÔT.

Cela suffit, Monsieur, je vais lui faire sçavoir que vous voudriez bien sçavoir.... si l'on ne pourroit pas.... sçavoir..... Enfin laissez-moi faire: est-ce-là tout ce qu'il faut lui dire?

B 2

LE POISSON

LADRENVILLE.

Oui, va promptement. J'aime mieux rester ici pour avoir l'œil à tout.

SCENE XII.

LADRENVILLE *seul.*

VOyons si la porte est bien fermée....
Oui, tout va bien : & j'ai la clef dans ma poche ; on fera bien habile , si l'on entre sans que je m'en apperçoive. J'ai pris d'ailleurs toutes mes précautions, & mon argent est bien caché.

Air : Vieillards de Thésée.

Que de soins & de peines on éprouve,
Jamais on ne trouve
Le vrai repos.
L'opulent que l'or guide,
D'un rien s'intimide :
Ses trésors sont sur son dos.
Enfin sur la Terre
Richesse ou misère,
Les hommes entr'eux
N'ont jamais sçu que faire
Pour être heureux.

Mais ne nous éloignons point trop.

Il va dans le fond du théâtre.

SCENE XIII.

LADRENVILLE, ARLEQUIN

*déguisé en Facteur.*ARLEQUIN *sans voir Ladrenville.*

PRéparons notre rôle. J'ai là plusieurs lettres dont j'ai marqué les adresses au hazard : voyons celle-ci.

A Monsieur, Monsieur Le Gras, Chandelier, rue du Jour.

Il ne doit pas vendre beaucoup de chandelle dans cette rue-là.

A Monsieur, Monsieur Geoffroi, Maître d'École, rue Geoffroi-l'ânier.

Ses écoliers sont en bonne main.

A Madame, Madame Domino, Marchande de mode, rue des Rats.

Cela est fort aisé à trouver.

A Monsieur, Monsieur Douillet, Chirurgien & Accoucheur, rue percée.

Je vois cela d'ici.

A Mademoiselle, Mademoiselle Talonsourt, pour les rabats, rue Trousse-vache.

J'y ai été quelque fois.

A Monsieur. Ah ! voici mon affaire.

A Monsieur, Monsieur Ladrenville, Fesse-Mathieu, Ancien de la Communauté, rue Courtau-vilain.

(*Il l'appelle.*)

Monsieur Ladrenville ?

LADRENVILLE.

C'est moi, Monsieur le Facteur, c'est moi. Cela vient-il de loin ?

ARLEQUIN.

Monsieur, je crois reconnoître l'écriture d'un fameux Capitaine de Vaiffeau du Port de la Grenouilliere.

LADRENVILLE à part.

Un Capitaine de Vaiffeau ! C'est pour quelqu'affaire d'importance. Combien de port ?

ARLEQUIN.

Monsieur, c'est six blancs.

LADRENVILLE.

Comment ! six blancs ! Est-ce que les routes font allongées, que vous augmentez les ports de lettres ?

ARLEQUIN.

Ah! Monsieur, c'est une terrible chose que de tourir la poste par Mer! la tempête a jetté le postillon dans une isle déserte, où il a été obligé de rester deux jours à coucher sur la malle; & où ni lui ni son cheval, Monsieur, n'ont rien pris.

LADRENVILLE.

Mais, mais, six blancs? six blancs?

ARLEQUIN.

Ah, c'est en conscience; demandez à tout le monde; un autre que vous payeroit trois sols. Il y a déjà cinq liards pour la Ferme; & vous sçavez que les marins boivent beaucoup d'eau-de-vie: les autres cinq liards sont pour boire un demi-poisson de rogomme.

LADRENVILLE.

Allons, allons: tenez, voilà deux sols: vous direz au marin de n'en boire que pour trois liards.

ARLEQUIN.

Ah, je ne prends pas garde à vous. Serviteur.

LADRENVILLE.

Adieu.

Arlequin sort en appellant différentes adresses.

SCENE XIV.

LADRENVILLE *seul.*

Voyons ce que cette lettre m'annonce,

(*Il lit.*)

Monsieur.

La réputation que vous avez acquise, fait que j'ai recours à votre économie. Je suis forcé de faire un long voyage : & je ne sçais en quelles mains laisser une somme d'argent assez considérable : comme vous êtes un homme fidèle, je vous dois une entière confiance ; & je vous prie de passer au plutôt chez Monsieur Poussant, Apoticaire, cul de sac de la foire, qui vous donnera les éclaircissements nécessaires.

Je suis, en attendant votre réponse, votre très-humble & très-obéissant serviteur,

Le Baron de croqu'en jambe.

Il faut voir de que c'est. Je pourrai faire valoir cet argent. Que sçait-on ? cet homme peut mourir en voyage.

SCENE XV.**LADRENVILLE, PIERROT.****LADRENVILLE.**

AH! te voilà, Pierrot, eh bien! as-tu trouvé Monsieur Polacre?

PIERROT,

Ouï, Monsieur, il fera ici dans une heure au plus tard: il feroit bien venu avec moi, mais il a donné ses souliers à remonter, & il attend le Savetier pour pouvoir sortir.

LADRENVILLE.

Cela suffit. Tiens, voilà la clef, prend bien garde à tout. Je vais revenir dans un moment.

Il sort.

SCENE XVI**PIERROT** *seul.*

Cette sortie-là vient bien subitement. Ah! mon pauvre Maître! vous êtes un peu

fou ; mais c'est votre faute : & je m'apperçois
 tous les jours que votre nièce vous en donne
 à garder , & qu'elle vous careffe pour vous
 barbouiller : mais je n'en dis rien crainte de
 faire gronder Nicole.

A I R

C'est une fille accomplie
 Pour le trousseau d'un mari.
 Elle est sans mélancolie.
 Je suis un bon réjoui.
 Tous les jours je prétends lui dire
 Ta...

Elle est , ma foi , charmante : & mon
 vieux Maître vouloit.....

L A D R E N V I L L E *dans la coulisse.*

Au secours ! au secours !

P I E R R O T.

C'est quelqu'un que l'on poursuit : ren-
 trons.



SCENE XVII.

LADRENVILLE *se sauvant chez lui, Arlequin le poursuivant avec une seringue.*

LADRENVILLE.

AHi! ah! ah! ah! je suis mort, à moi, à moi.

SCENE XVIII.

ERASTE, ARLEQUIN.

ERASTE *rencontrant Arlequin habillé en garçon Apoticaire.*

C'Est toi, Arlequin? d'où diable viens-tu dans cet équipage?

ARLEQUIN.

Je viens de porter ce petit flacon d'eau de Melice à Monsieur Ladrenville, qui se trouvoit mal.

ERASTE *riant.*

L'aventure est plaisante: mais ta ven-

geance a été bien prompte ? tu devois du moins rester plus long-tems après les trouffes : j'aurois pris ce moment pour parler à Agnès.

A R L E Q U I N.

Vous le pouvez encore, car je ne l'ai point vû rentrer ; & je l'ai perdu au coin de cette rue : pour Pierrot, il n'est point encore venu pour recevoir le gibier : & je voudrois bien lui donner son poisson d'Avril. Mais je vais quitter cet attirail pour n'être point reconnu.

E R A S T E,

Va reprendre tes habits : & viens me retrouver ici.

A R L E Q U I N.

Je suis à vous dans un moment.

S C E N E X I X.

E R A S T E *seul.*

Ait: Sous un ombrage frais, fais exprès:

Dans mon Agnès:
Grands Dieux ! que d'attraits !
Je veux l'aimer à jamais :

Mais
 Malgré mes feux
 Le sort rigoureux
 A mon amour jour & nuit
 Nuit.

Dieux ! quel tourment
 Un cœur éprouve en aimant,
 Lorsqu'il ne peut
 Jouir du seul bien qu'il veut.
 Charmante Agnès,
 Comble mes souhaits :
 Puisque l'Amour en convient,
 Viens.

(*On ouvre la fenêtre.*)

ERASTE.

J'entens quelque bruit. Retirons-nous
 pour un moment.

SCENE XX.

LADRENVILLE à la fenêtre en bonnet

de nuit.

JÉ crois avoir entendu la voix de quelqu'un
 qui rôdoit autour de ma porte. Mettons-nous
 en sentinelle pour voir ce que ce peut être.

Il se retire.

SCÈNE XXI.

Mr. POLACRE.

VOici l'heure où je dois me trouver chez Monsieur Ladrenville : il m'a fait dire de venir lui parler : c'est sans doute pour conclure mon mariage avec sa nièce. Que je vais vivre content avec cette aimable personne ! Frappons : car je crois qu'elle m'attend avec impatience.

(*Il frappe.*)

On entend la voix de Ladrenville qui se plaint d'un ton à faire entendre qu'il rend le clystère qu'Arlequin lui a donné.

Mr. POLACRE.

Est-ce qu'il y auroit des malades chez lui ?
frappons plus fort.

Il frappe.

PIERROT *jettant le pot de chambre par la fenêtre sur Monsieur Polacre.*

Qui est-là bas ?

Mr. POLACRE *se sauvant.*

Ah ! je suis noyé, au secours.

SCENE XXII.

ERASTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN *riant.*

AH! ah! ah! ah! Monsieur, votre rival vient de recevoir le reste du flacon d'eau de Melice que j'ai donné à Monsieur Ladrenville.

Air: Du haut en bas.

Du haut en bas,
 J'ai vû descendre la fusée,
 Du haut en bas.
 De loin je fus témoin du cas.
 C'est Pierrot qui par la croisée,
 Répandit la douce rosée
 Du haut en bas.

ERASTE.

Je l'ai vû comme toi. Le pauvre diable a reçu-là un joli poisson d'Avril.

ARLEQUIN.

Il n'en a pas perdu une goutte. Mais, Monsieur, retirons-nous un peu plus loin : je crains de me trouver sous l'arrosoir. Ouvrez la porte : c'est Pierrot.

ERASTE.

Va te préparer à jouer ton rôle en cas qu'il aille chercher le gibier.

Ils sortent.

SCENE XXIII.

PIERROT.

JE ne suis pas fâché de cette commission : elle méloigne pour un moment du Maître le plus ladre & le plus dégoûtant que l'on puisse servir. Malgré son indisposition, il aime mieux se passer de mon secours que d'attendre plus long-tems le gibier qu'on lui envoie. Voici la lettre d'avis : tâchons d'en entendre la lecture ; si par hazard elle ne feroit pas mention de la quantité de gibier, je pourrois mettre quelque pièce à part pour me dédommager des jeûnes que mon Maître me fait faire. Voici la porte de celui à qui je dois m'adresser. Frappons,

Il frappe.



SCENE XXIV.

SCENE XXIV.

ARLEQUIN, PIERROT.

ARLEQUIN *dans la maison.*

QUI va là ?

PIERROT.

Ami.

ARLEQUIN *paraissant habillé en bourgeois.*

Que demandez-vous, mon garçon ?

PIERROT.

Monsieur, voici une lettre qui a plus d'esprit que moi ; & elle vous dira les raisons qui m'amènent.

ARLEQUIN.

Voyons.

(Il lit.)

Monsieur,

Je vous prie de remettre gratis le panier de gibier pour Monsieur Ladrenville, à celui qui vous rendra la présente. Je vous tiendrai compte des droits qui vous sont dûs : & demeure votre très-humble & très-obéissant serviteur,

Lemplumé, Précepteur des
dindons du Grand Mogol.

C

Vous êtes donc à Monsieur Ladrenville ?

PIERROT.

Oui, Monsieur.

ARLEQUIN.

Diable ! votre Maître a de belles connoissances. Suivez-moi , je vais vous donner votre affaire : pourrez-vous bien porter cela , seul ?

PIERROT.

Oh ! oui, Monsieur, j'ai bon dos.

ARLEQUIN.

Tournez-vous, je vais vous charger.

Pierrot tend le dos, Arlequin tire du panier une hure de Cerf qu'il lui met sur la tête: ensuite deux mâtins sautent sur Pierrôt, qui prend la fuite. Arlequin le poursuit à coups de batte, en criant :

Tayo, tayo, tayo, tayo.



SCÈNE XXV.

Mr. POLACRE.

Quelque disgracieuse que soit cette aventure, je veux parler à Monsieur Ladrenville, car ce n'est sûrement pas sa faute : il est trop mon ami pour me jouer de la sorte.

SCÈNE XXVI.

Mr. POLACRE, ARLEQUIN

ARLEQUIN *revénant.*

Tayo, tayo, tayo.

Mr. POLACRE.

Que veut dire ce bruit ? à qui en voulez-vous ?

ARLEQUIN.

Oh ! ne vous alarmez pas, Monsieur, c'est que je fais la chasse aux Médecins, pour en envoyer un à Monsieur Ladrenville, qui est bien malade.

C 2

Mr. POLACRE.

Monfieur Ladrenville eft malade? il fe portoit fi bien hier.

ARLEQUIN.

C'eft vrai, Monfieur, mais cela lui a pris par un crachement de bile, & un débordement de fang, qui ne le quittent pas; & je vais promptement avertir un Médecin, de mes amis, qui le guérira gratis: vous n'avez qu'à lui dire qu'il prenne courage.

Il fort.

 SCENE XXVII.

Mr. POLACRE.

QUE je fuis fâché de cet accident! Monfieur Ladrenville eft un bon humain. Mais c'eft lui que je vois paroître.



SCENE XXVIII.

**LADRENVILLE, PIERROT,
Mr. POLACRE.**

LADRENVILLE *en robe de chambre &
en bonnet de nuit.*

Oui, je veux prendre un peu l'air. - Ah!
c'est vous, Monsieur Polacre.

Mr. POLACRE.

Oui, c'est moi. Mais vous sortez dans cet
état? pourquoi ne pas rester au lit?

LADRENVILLE.

On use déjà assez les draps la nuit, sans
les user encore le jour. Va, Pierrot, me
chercher ma chaise percée, afin que je puisse
m'en servir dans le besoin.

PIERROT.

Mais, Monsieur, vous sçavez bien qu'elle
est sans fond?

C 3

LADRENVILLE.

Apporte-la, telle qu'elle est.

PIERROT.

Ah ! puisque la chaise percée est de votre goût, je vais la chercher.

SCENE XXIX

LADRENVILLE, Mr. POLACRE.

Mr. POLACRE.

JE viens de rencontrer une personne, sans doute de vos amis, qui doit vous envoyer un fameux Médecin.

LADRENVILLE.

Je n'en veux pas : les Médecins sont trop chers ; l'argent qu'on leur donne est toujours placé à fond perdu.

Mr. POLACRE.

Oh ! celui-ci guérit gratis.

LADRENVILLE.

Ah ! je ne serai pas fâché de le voir.

SCENE XXX.

PIERROT, LADRENVILLE,
Mr. POLACRE.

PIERROT.

Monsieur, voilà votre sofa avec toute sa garniture.

LADRENVILLE.

Cela est bon : je pourrai m'asseoir quand je voudrai, car je n'ai non plus de jambes qu'une anguille.

Mr. POLACRE.

Voici un homme qui a l'air d'un Médecin : c'est peut-être celui que l'on doit vous envoyer.

LADRENVILLE.

Il faut s'en informer.



SCENE XXXI.

LADRENVILLE, Mr. POLACRE,
PIERROT, ARLEQUIN.

ARLEQUIN *en robe de Médecin.*

CEs Messieurs ne pourroient-ils m'enfeigner la maison de Monsieur Ladrenville ?

Mr. POLACRE.

Tenez, le voilà lui-même.

ARLEQUIN.

D'abord en le voyant, j'aurois deviné que c'étoit-là le malade que je cherche. Monsieur, un de vos bons amis m'est venu dire que vous étiez fort mal ; & je viens vous guérir radicalement, & sans intérêt.

LADRENVILLE.

Monsieur, vous me paroissez un fort habile homme ; & je vous suis obligé de vouloir bien....

ARLEQUIN.

Laissons cela. Affez-vous.

Lorsqu'il l'a fait asseoir, il fait signe à son Maître qui est dans le fond du théâtre, d'entrer dans la maison.

Je vous prie d'être attentif au raisonnement que je vais faire. De même, Messieurs, qu'un édifice qui manque par les fondemens, ne peut subsister long-tems; de même notre corps qui est une maison, demande de l'entretien. J'ai lu dans les secrets de la Nature; & j'y ai fait de si grands progrès, que je vais vous dire à un cheveu près, tout ce qui doit vous arriver. Par exemple! voulez-vous sçavoir de quelle mort vous mourrez?

LADRENVILLE.

Oui, Monsieur, vous me ferez plaisir de me dire cela.

ARLEQUIN.

Oh! cela est fort aisé.

Air: Comme un Oiseau.

Nous autres Médecins habiles,
 En rendant nos secrets utiles,
 Nous les difons.
 Quelque côté que le mal penche,
 Le succès est dans notre manche.
 Chançons, chançons.

Voyons votre poulx..... Vous faites-vous saigner quelquefois ?

L A D R E N V I L L E.

Monfieur, on a toutes les peines du monde à me tirer du fang.

A R L E Q U I N.

C'est cela même : votre poulx dénote que vous n'avez pas le fang commun : à l'égard de votre mort, elle fera naturelle.

L A D R E N V I L L E.

N'y auroit-il point de remede à cela ?

A R L E Q U I N.

Pardonnez-moi : fi vous ne voulez pas que votre mort foit naturelle, vous n'avez qu'à vous faire couper le cou.

L A D R E N V I L L E.

Monfieur, je vous fais obligé. De plus vous fçavez que je fuis fujet à des maux de tête affreux.

A R L E Q U I N.

Bagatelle que cela ! pour vous prouver ma capacité, je vais vous en guérir dans le mo-

ment, en vous frottant les temples avec cette poudre. (*Il prend du tabac.*) Fermez les yeux.

Lorsque Ladrenville a les yeux fermés, Arlequin appelle son Maître, pour l'avertir que voilà le moment favorable d'enlever Agnès.

Remarquez bien, Messieurs, qu'avec trois mots, je vais faire sortir toutes les humeurs du cerveau. *Decampati, decampata, decampatum.* Diantre! le mal est tenace. Sortez donc humeurs folles? sortez donc? (*Il secoue la tête à Ladrenville.*) sortiras-tu?

Erasme & Agnès sortent de la maison avec Nicole, qui porte une petite cassette.

ARLEQUIN *les ayant vus partir.*

Bravo, bravo. Voilà la poudre qui opere: dans un moment vous verrez l'effet de ma cure.

LADRENVILLE.

Monsieur, j'en suis persuadé: mais j'ai aussi des maux de gorge très-considérables.

ARLEQUIN.

Voyons votre langue..... elle est bien crasseuse.

Que faudroit-il faire à cela ?

ARLEQUIN.

Attendez : vous n'avez qu'à me la donner, je vais la porter à mon teinturier, qui vous la rendra comme toute neuve.

(*Il veut lui arracher la langue.*)

LADRENVILLE *criant.*

Ahi ! ahi ! ahi ! ahi !

Mr. POLACRE.

Doucement, Monsieur, doucement : on ne fait pas souffrir de la sorte un pauvre malade.

ARLEQUIN *retrouffant sa robe.*

Comment ! faire souffrir un malade ! par Hypocrate ! par Galien ! suis-je venu ici pour que l'on m'apprenne mon métier ! croyez-vous que c'est d'aujourd'hui que je traite des langues ? j'en ai guéri de tous les pays, j'en ai soigné des Prussiennes, des Gasconnes, des Normandes, des Picardes, des Italiennes : j'en ai traité jusques dans la Chine, dans le Mogol, dans le Peking, à la Porte-

Otomane ; même à la Porte-Paris : & l'on viendra me dire que je fais souffrir un malade !

LADRENVILLE.

Eh ! Monsieur le Médecin, excusez.....

ARLEQUIN.

Moi , faire souffrir un malade ! quand il s'agit de la langue ! moi , qui viens de faire retourner celle de ma femme , qui étoit presqu'usée , & qui ne s'arrête à présent non plus que le cours des astres !

Mr. POLACRE.

Monsieur, je n'ai pas dit cela pour.....

ARLEQUIN.

Comment ! vous n'avez pas dit cela ! donner un démenti à un homme de ma qualité. A moi mes gens ! à moi la Faculté ! à moi la Caffé, la Rubarbe, le Séné.

PIERROT *voulant appaiser Arlequin.*

Eh, Monsieur le Médecin, ne vous emportez pas.

ARLEQUIN.

Ote-toi de-là, ignorant.

*Il lui met la chaise perçue sur la tête, qu'on
passe par la lunette.*

PIERROT *se sauve dans la maison.*

Au secours ! ahi ! ahi ! ahi ! à moi.

SCENE XXXII.

ARLEQUIN, LADRENVILLE,

Mr. POLACRE.

LADRENVILLE.

Monsieur le Médecin, remettez-vous, je
vous demande pardon pour Monsieur Polacre ;
c'est mon meilleur ami.

ARLEQUIN.

Je m'appaise à votre considération : mais.

LADRENVILLE.

Il n'a pas prétendu vous choquer.

ARLEQUIN.

Il est bien heureux que vous vous intéressiez
pour lui, car dans un quart-d'heure il
avoit la goûte.

SCENE XXXIII.

**PIERROT, ARLEQUIN,
LADRENVILLE, M. POLACRE.**

*PIERROT chantant & puis ils s'en furent
dans une chaumière :*

AH! ah! ah! Monsieur, la drolé de chose,
Agnès & Nicole s'en sont allée avec vos
pierreries.

LADRENVILLE.

Avec mes pierreries, ah! les pendardes,
je suis ruiné.

ARLEQUIN.

Comment ruiné, voilà Monsieur Polacre,
votre meilleur ami, qui vous offre tout son
bien: n'est-il pas vrai, Monsieur Polacre?

Mr. POLACRE.

Oui, je vais courir après eux; & si je les
attrape; allez, laissez moi faire: tout ce
qu'ils vous ont pris, est à votre service.
Adieu.

LADRENVILLE.

Mais, Monsieur Polacre.....

Mr. P O L A G R E.

Excusez , j'ai une petite affaire : mais
 contez sur moi , contez sur moi. Serviteur.

Il sort.

S C E N E X X X I V.

LADRENVILLE, ARLEQUIN,
 PIERROT.

ARLEQUIN.

OUI, oui, contez sur Monsieur : voilà qui
 s'appelle un bon ami cela.

LADRENVILLE.

Quoi , tout le monde m'abandonne ,
 Pierrot, as-tu bien cherché par-tout ?

PIERROT.

Oh, oui, Monsieur, mais quand j'ai vu
 que je ne trouvois rien : ah ! ah ! ah ! ça m'a
 paru ben drôle : vous rirez aussi, quand vous
 verrez comme ils ont fagoté tout ça.

LADRENVILLE.

Ah, Monsieur le Médecin, vous qui
 êtes si scavant.....

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Laissez, je cherche dans mes tablettes....
Oui-dà. Ah! ah! je ne m'étonne plus vrai-
ment.... C'est cela même....

Air: Le tonc par nature.

Oui, je n'en suis plus surpris :
Votre nièce a le cœur pris.
Un amant tendre & soumis
Produit cette aventure.
Elle va voir du pays :
Le tout par nature.

LADRENVILLE.

Eh, oui, Monsieur, voilà justement le
mal.

ARLEQUIN.

Ah, laissez moi faire ; j'y vais mettre une
emplâtre. Vous êtes fort heureux qu'ils ont
emporté vos bijoux ; par le moyen d'une
pierre que j'ai, qui attire les minéraux, dans
peu ils seront chez vous.

LADRENVILLE.

Ah! que je vous aurai d'obligation.

ARLEQUIN.

Mais il y a une petite difficulté, qui ne
vous conviendra peut-être pas?

B

50 **LE POISSON**

LADRENVILLE.

Et quelle est-elle ?

ARLEQUIN.

**C'est qu'on ne peut toucher aux bijoux
qu'en mariant les amans ensemble.**

LADRENVILLE.

**Ah ! la fâcheuse condition ! j'ai promis
ma nièce à Monsieur Polacre.**

ARLEQUIN.

**Comment ! à Monsieur Polacre ! un Po-
lacre seroit préféré à mes avis ; un homme
qui vous abandonne lorsqu'il vous voit sans
ressource. Voilà qui est fini , je vous aban-
donne aussi , vous & vos pierreries. J'en allois
faire devant vous... l'attraction ; mais puisque
vous voulez un Polacre , je vais....**

LADRENVILLE.

**Non , voilà qui est fini , je consens à tout ,
pourvu que je revoye mes pierreries.**

ARLEQUIN.

Vous me le promettez ?

LADRENVILLE.

Oui, je vous le promets, foi de malade.

ARLEQUIN.

C'est que si vous ne me teniez pas parole, je vous reprendrois les bijoux aussi facilement que je vais vous les rendre.

LADRENVILLE.

Contez sur ma promesse,

ARLEQUIN.

Cela suffit. Placez-vous maintenant tous deux, tête contre tête. Bon comme cela.

Il met Ladrenville & Pierrot tête contre tête au milieu du théâtre; ensuite met ses tablettes par terre, & les couvre de son chapeau: puis après plusieurs figures pour appeller son Maître, il prononce ces mots.

Revenandi pierrandi maifoni illuftriffimi Ladrenvilini, au nomini di principi macaroni.

Remettez-vous.

Il ramasse son chapeau & les releve tous deux d'un coup qui les jette par terre.

LADRENVILLE ET PIERROT.

Ahi! ahi! ahi! ahi!

D a

SCENE DERNIERE.
LADRENVILLE, PIERROT,
ERASTE, AGNES, NICOLE,
ARLEQUIN.

AGNES.

AH! mon cher petit oncle, que je vous
embrasse,

ERASTE.

Monsieur, permettez que je vous témoi-
gne mon attachement pour vous.

LADRENVILLE.

Ouiet, pour mon bien, n'est-ce pas ?

PIERROT.

Ah! te voilà donc ? bonjour, Nicole ?

NICOLE,

Bonjour, nigaud ?

LADRENVILLE,

Ma cassette, où est-elle ?

NICOLE.**Monfieur, la voici.****LADRENVILLE.****N'en a-t-on rien ôté ?****AGNÉS.**

Mon oncle, j'ai touché aux bijoux, mais je les ai laiffés dans leur place.

LADRENVILLE.

C'est fort bien fait : remerciez Monfieur le Médecin ; c'est lui qui nous rends tous heureux.

ARLEQUIN.

Ma foi, fans vos bijoux, vous ne teniez rien : mais Nicole n'auroit-elle pas auffi que-que petit joyau qui puiſſe m'accommoder ?

NICOLE.

Oui, Monfieur le Médecin, j'ai votre affaire.

PIERROT.

Mais, Nicole m'a promis quelque choſe à moi.

ARLEQUIN.

Eh bien ! si elle t'a promis ; moi je te donne. Tiens, voilà tous mes secrets de Médecine. (*Il ôte sa robe.*) Serviteur à la Faculté : cela ne vaut rien dans un ménage. Allons tous nous réjouir ; & que nos mariages ne soient point des poissons d'Avril.

VAUDEVILLE.

ARLEQUIN.

Pour acquérir votre suffrage,
Messieurs, nous faisons nos efforts ;
L'espoir d'un si doux avantage,
Est l'objet de tous nos transports.
Heureux l'Acteur, qui sur la Scène
Sçait mériter votre agrément.

R'li, r'lan, r'li, r'lan,
R'lan, tan, plan,
Il se démène,
R'lan, tan, plan,
Tambour battant.

ERASTE.

J'obtiens le prix de ma tendresse,
Un doux hymen comble mes vœux.
Lorsqu'on attrape sa Maîtresse,
Le poisson d'Avril est heureux :
Souvent un cœur veut fuir la chaîne ;

Mais il est pris en badinant.

**R'li, r'lan, r'li, r'lan,
R'lan, tan, plan,
L'Amour le mène,
R'lan, tan, plan,
Tambour battant.**

NICOLE.

**L'autre jour un barbon fit gloire
D'entretenir jeune tendron.
Le rendez-vous fut à la foire :
Mais il n'y trouva qu'un poisson.
Un vieillard n'en vaut pas la peine.
J'en aurois bien fait tout autant.**

**R'li, r'lan, r'li, r'lan,
R'lan, tan, plan,
J'aime qu'on mène,
R'lan, tan, plan,
Tambour battant.**

LADRENVILLE.

**Tous les plaisirs sont de votre âge,
Jeunesse, ayez de l'enjouement :
Retracez-vous la douce image
Dont j'ai fait mon amusement.
Autrefois j'avois bonne haleine ;
Mais je ne puis plus à présent.**

**R'li, r'lan, r'li, r'lan,
R'lan, tan, plan,
Le tems nous mène,
R'lan, tan, plan,
Tambour battant.**

56 LE POISSON D'AVRIL.

PIERROT.

Pour bien choisir en prenant femme,
Il faut avoir l'esprit subtil.
Ma maîtresse a trompé ma flâme ?
Et je n'ai qu'un poisson d'Avril.
Par son refus je suis la gêne
Des bons maris du tems présent.

R'li, r'lan, r'li, r'lan,
R'lan, tan, plan,
On vous les mène,
R'lan, tan, plan,
Tambour battant.

AGNÈS *au Parterre.*

Je vais m'unir à ce que j'aime.
Un tendre amant est mon époux ;
Mais mon bonheur n'a rien d'extrême,
Messieurs, s'il n'est produit par vous.
De vos bontés l'espoir m'entraîne :
Et toujours je vais au devant.

R'li, r'lan, r'li, r'lan,
R'lan, tan, plan,
Mon cœur m'y mène,
R'lan, tan, plan,
Tambour battant.

F I N.